

Les sciences occultent...

Luc Bureau

Volume 29, numéro 77, 1985

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/021726ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/021726ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de géographie de l'Université Laval

ISSN

0007-9766 (imprimé)

1708-8968 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bureau, L. (1985). Les sciences occultent.... *Cahiers de géographie du Québec*, 29(77), 309–316. <https://doi.org/10.7202/021726ar>

Résumé de l'article

Il nous faut sans cesse retrouver le centre de gravité des sciences de l'homme. Or, si l'on s'arrête un moment pour se souvenir des composantes essentielles du paradigme du monde, nous en constatons trois qui nous semblent irréductibles: *l'individu*, la *société* et l'espace, entendues dans leur irréductible connexité historique. Tout travail scientifique devrait obligatoirement nous resituer dans cette ossature canonique triangulaire.

LES SCIENCES OCCULTENT...

par

Luc BUREAU

*Département de géographie
Université Laval, Québec*

RÉSUMÉ

Il nous faut sans cesse retrouver le centre de gravité des sciences de l'homme. Or, si l'on s'arrête un moment pour se souvenir des composantes essentielles du paradigme du monde, nous en constatons trois qui nous semblent irréductibles : l'*individu*, la *société* et l'*espace*, entendues dans leur irréductible connexité historique. Tout travail scientifique devrait obligatoirement nous resituer dans cette ossature canonique triangulaire.

MOTS-CLÉS : Sciences de l'homme, paradigme, utopie.

ABSTRACT

The Occulting Sciences...

The scientist must continually return to the center of gravity in his study of the sciences of man. There, if he pauses a moment to remind himself of the essential components of the paradigm of the world, he finds three that are absolutely irreducible : the *individual*, *society* and *space*, situated in their ineluctable historical interconnections. All scientific investigation must obligatorily resituate us within this triangular skeletal canonic.

KEY WORDS : Sciences of man, paradigm, utopia.

*

* * *

L'utopie ne cesse de nous assaillir et pourtant nous ne la voyons pas : elle est un pur esprit. Hier encore, j'ai décelé sa présence invisible dans le discours d'un ministre qui, à coup de mots et de rhétoriques, nous inventait un Québec ineffable que cent ans d'histoire ne sauraient concrétiser. Elle s'infiltré sournoisement dans les grands projets de virage technologique ou social qu'on nous annonce tous les cinq ans. Elle monte en graine dans ces terreaux fertiles que sont les universités, les ministères de l'Éducation, des Affaires culturelles et des Affaires sociales, les studios de Radio-Canada et de Radio-Québec, les ordinateurs, les instituts de sondage et quoi encore. Bref, l'utopie qui signifie « nulle part » se répand « partout ». Elle doit bien avoir quelque vertu pour se mériter une telle carrière.

Pourtant, sa naissance ne la prédisposait pas à ce débordement insensé. Elle apparaissait maigrichonne et faiblarde le jour où Platon en accoucha. Elle ne semblait

guère en meilleure forme, deux mille ans plus tard, lorsque Thomas More la baptisa et lui donna un nom. Mais en veillant tant sur son corps que sur son esprit, ses divers parents adoptifs lui insufflèrent par la suite une bonne dose de vitalité. Campanella l'exposa aux rayons ravigotants de sa *Cité du soleil*; Francis Bacon la gava d'ersatz produits par les savants de sa *Nouvelle Atlantide*; Fourier lui enseigna l'exploitation des inépuisables et complémentaires ressources naturelles des *passions*; Cabet et Richardson s'occupèrent tour à tour de son *hygiène* personnelle; Marx l'initia au *matérialisme historique* et à la *lutte des classes*; Le Corbusier lui fit don d'une *machine à habiter*. D'autres têtes de prix lui ménagèrent bien des politesses et gâteries, mais il serait vain de vouloir toutes les énumérer.

Pour être juste, il faut bien dire que pendant que ces gens se dévouaient corps et âme au service de l'utopie, d'autres, malveillants et cyniques personnages, n'arrêtaient pas de lui porter de très vilains coups de pied... et de lui faire des grimaces. Des farceurs comme Aristophane, Rabelais, Jonathan Swift, Cyrano de Bergerac, Zamiatine, Orwell et compagnie lui infligèrent de tout temps les pires raclées que l'on puisse imaginer. Pourtant, loin de porter atteinte à ses jours, ces cruels mais justifiables assauts semblaient décupler ses forces. Tel le Phénix fabuleux, elle renaissait de ses cendres et retrouvait une nouvelle vigueur. Il ne lui restait qu'à attendre le moment propice pour s'immiscer partout et confondre ainsi ses détracteurs.

D'accord: je n'ai encore rien dit. Vous me demandez de lâcher enfin tout ce qui, dans notre monde contemporain, relève de l'utopie? C'est, par exemple, le profond mépris porté à l'individu, à ses motivations et à ses potentialités singulières et uniques. C'est l'absence de sens historique, la haine contre l'idée même d'un présent chargé du passé et d'un futur déjà engagé dans le présent: l'histoire n'a peut-être pas de «sens», mais elle a de ces manies! C'est l'acceptation, comme vérité immanente, de l'équation hédoniste dénoncée naguère par Nietzsche comme le produit d'une pensée pathologique: «raison=vertu=bonheur». C'est l'obsédante volonté de régir *in abstracto* les lieux de l'homme. C'est l'idée en action d'une humanité régénérée par la science et le progrès technique. Ce ne sont là que des exemples pigés au hasard dans une corne d'abondance infiniment extensible.

Pourquoi et comment cette utopie jadis souffreteuse et décolorée a-t-elle fini par envahir ainsi jusque dans leurs moindres recoins les modes de pensée et d'action de la société contemporaine? Pourquoi et comment ce qui n'était que le produit d'un imaginaire étriqué et maladif, sans agrafe historique, a-t-il réussi à chloroformer l'histoire et les lieux de l'homme? Pour comprendre cette irruption, il nous faut démasquer les blocages et les impuissances dont sont victimes les individus en chair et en os dans notre société faussement permissive et tolérante. Car jamais dans l'histoire de l'humanité tant d'esclaves ont en même temps refusé de reconnaître leur état et accepté si délibérément leur sort. Que s'est-il au juste passé?

POURQUOI ?

Il nous faut sans cesse retrouver le centre de gravité des lieux de l'homme. Si l'on s'arrête un moment pour se souvenir des composantes essentielles du monde dans lequel nous vivons, nous en constatons trois qui semblent irréductibles: l'*individu*, la *société* et l'*espace*. De l'Antiquité grecque jusqu'à nos jours, se dessine, par retouches successives et souvent contradictoires, cette image du monde en trois volets: 1) l'autonomie de l'individu, 2) la prise en compte du réel social, 3) l'intuition de

l'espace comme patrie de l'homme, formant ensemble les lieux d'intersection du triangle canonique de la culture occidentale. Tout le reste, mythes, classes sociales, guerres, mass media, échanges, familles, mafia, foires et monuments, s'accomplit *autour* et *dans* cette ossature triangulaire. En théorie comme en pratique, on ne comprend rien à l'individu en le soustrayant de la société et de l'espace qui lui donnent forme. La société elle-même n'est plus qu'un « être de raison » si l'on feint d'ignorer qu'elle n'existe, dans un lieu donné, que par les individus qui la composent. Et l'espace n'est même pas « pensé » sans les individus et la société qui l'informent. En dehors des partis pris idéologiques, des constructions imaginaires et des chamailleries disciplinaires — est-ce encore possible ? —, *l'individu*, *la société* et *l'espace* ne se comprennent qu'ensemble.

Tout ceci n'a rien d'original et encore moins de subversif. Il y a 2400 ans, un « modeste » médecin de famille comme Hippocrate affirmait déjà cette image « totalitaire » du monde. Dans ses divers traités, il met constamment en garde ses jeunes collègues, qui veulent guérir les plaies de l'humanité, contre les solutions trop simplistes. Vous devez, leur dit-il en substance, tenir compte de *l'homme total* qui est devant vous (et pas seulement de son ongle incarné) :

« Ainsi je crois fermement que tout médecin doit étudier la nature humaine (l'homme dans ce qu'il a d'universel), et rechercher soigneusement, s'il veut remplir ses obligations, quels sont les rapports de l'homme (en tant qu'individu) avec ses aliments, avec ses boissons... » (*De l'Ancienne Médecine*, Trad. Émile Littré) ; vous devez aussi considérer les coutumes et les institutions sociales du milieu : « Il (le médecin) reconnaîtra le genre de vie des habitants, qui sont ou amis du vin, de la bonne chère et du repos, ou laborieux, adonnés aux exercices du corps, mangeant beaucoup et buvant peu » (*Des Airs, des Eaux et des Lieux*, Trad. Émile Littré) ; vous devez enfin examiner soigneusement la nature même des lieux où vous êtes : « Il (toujours le médecin) considérera d'abord les saisons de l'année et l'influence respective que chacune d'elles exerce... Il acquerra des notions très précises sur la nature des eaux dont les habitants font usage... ; il étudiera les divers états du sol... » (*ibid.*).

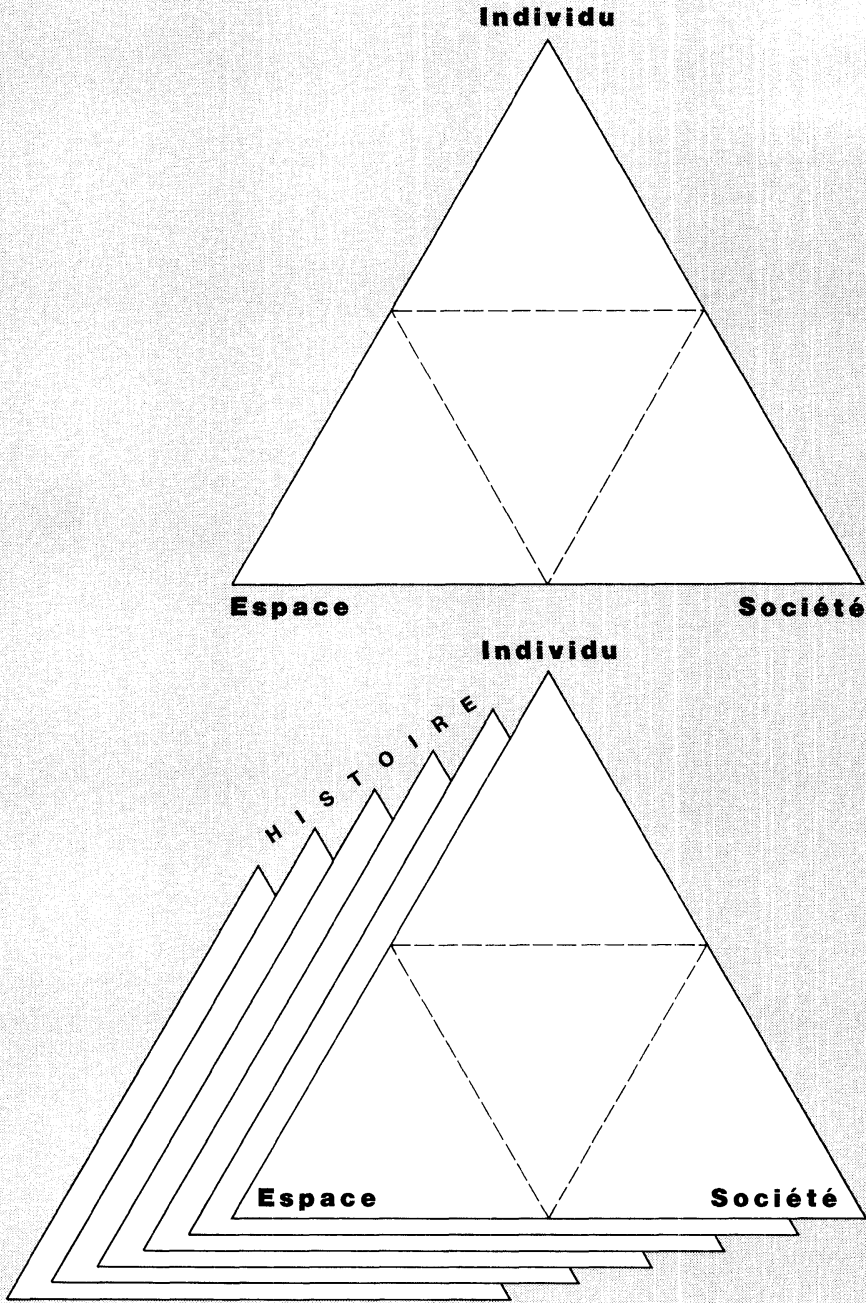
Voilà une forme d'enquête un peu plus exigeante que celle que tolère la pratique actuelle des sciences de l'homme. Il s'agit en fait d'une véritable anthropo-socio-géographie.

Autre condition : il serait vain de vouloir pénétrer la nature intime de la trilogie individu/société/espace hors des proliférations et des machineries de l'histoire. On peut certes imaginer des individus, des sociétés ou des lieux *sans* histoire, mais cette pétrification par la pensée n'est toujours qu'une mise en quarantaine de la réalité. Et les hommes n'en continuent pas moins de naître, de vivre les mélodrames de leur enfance et adolescence, de tendre vers une maturité qu'ils n'atteignent jamais tout à fait, et de s'éteindre dans la vieillesse et la mort : l'histoire empêche leur vie. Les sociétés se transforment, se féodalistent ou se révoltent, se militarisent et s'affrontent, se bureaucratisent et augmentent les impôts : il n'est pas de sociétés immobiles. L'espace que nous habitons n'est qu'un moment du tableau du monde commencé à la Genèse : il n'est pas d'espace sans métamorphose. Plus l'on va, plus l'histoire s'épaissit et commande la vie des individus, des sociétés et de l'espace : la supposée « accélération de l'histoire », n'est peut-être que son épaississement !

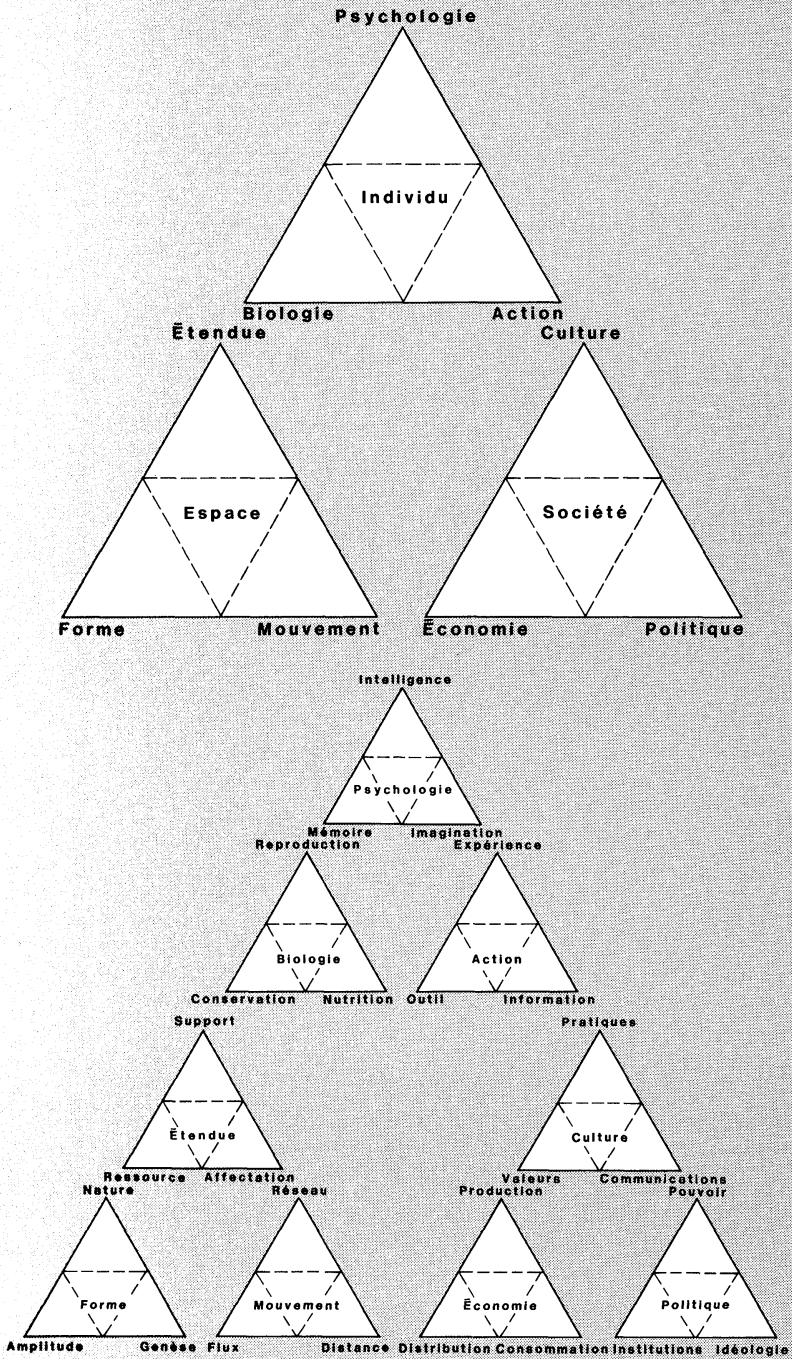
Quoi qu'il en soit, nous avons là les pièces essentielles du puzzle conceptuel qui permet d'entrevoir les conditions de fonctionnement de la cité de l'homme. Les trois composantes ainsi que leur coulée historique, bien que se situant à des points de vue différents, renvoient l'une à l'autre, et leur sens ne se trouve, dans son ampleur et sa fécondité, ni dans l'individu, ni dans la société, ni dans l'espace pris séparément, mais

Figure 1

LE PARADIGME DU MONDE...



...ÉCLATÉ



dans leur articulation toujours mobile. Que l'un ou l'autre de ces termes s'atrophie ou s'hypertrophie et tout le fonctionnement de la cité en porte les stigmates. De combien de ruptures de cette sorte l'histoire de l'humanité n'a-t-elle pas été témoin : anarchie irresponsable des individualismes exacerbés servant à masquer la réalité sociale, totalitarisme brutal d'institutions sociales annihilant les individualités, soumission de l'espace aux impératifs d'une logique abstraite... ? Ces sortes d'impostures définissent précisément l'*utopie*, qui est toujours la négation ou l'absorption de l'un ou l'autre des termes constitutifs du paradigme du monde.

Poser le problème de l'utopie dans un contexte aussi élargi, c'est s'exposer au mépris de ceux qui croient que les visions globales sont toujours futiles et naïves. Les progrès de la science et de l'humanité ne se sont-ils pas accomplis par les voies de la division et de la parcellisation plutôt que par celles des explications englobantes ? Les visions totales ne ménagent-elles pas un despotisme total ? Fort bien ! Mais à force de « diviser pour régner », la pensée ne se compromet-elle pas dans un pointillisme stérile où plus rien d'important ne se joue ? N'est-ce pas justement le refus du regard d'ensemble qui permet à l'utopie d'occuper si allègrement les territoires de l'homme ? Les sciences, les sciences de l'homme en particulier, offrent un bel exemple de ce jeu de substitution.

« TOUTE DISSOCIATION DE LA CONNAISSANCE EST
UNE NÉGATION DE LA CONNAISSANCE » (Gusdorf)

À trop frayer avec l'irréalité on finit par croire en sa réalité. Les sciences de l'homme ont admirablement bien réussi ce tour d'inversion de la pensée. Dans leur poussée triomphante, elles ont à tel point déchiqueté leur objet initial qu'on a peine à se souvenir, à partir des lambeaux qui en restent, de quoi il avait l'air. Était-ce les formes architecturales ou les flux de circulation ? l'*homo oeconomicus* ou les lieux de culte ? les faits linguistiques ou la mobilité résidentielle ? les relations de pouvoir ou les relations conjugales ? la lutte des classes ou les paysages naturels ? la région fonctionnelle ou les cages d'ascenseur ? la campagne ou la ville ? Lorsqu'il n'est assujéti à aucun paradigme intégrateur, un tel éclectisme, loin de faire la preuve de la fertilité des sciences humaines, les condamne plutôt à l'insignifiance.

Les sciences humaines — bien que cette situation ne leur soit aucunement exclusive — se sont si bien éloignées de leur objet qu'elles ne le retrouvent plus. J'ai beau lire et relire des textes faisant état de recherches par ailleurs fort astucieuses et astiquées, je n'arrive tout simplement pas à en saisir la portée profonde. Il faut dire que je sou mets cette littérature à un test impitoyable : en quoi les choses qu'on y raconte nous font-elles mieux comprendre l'*individu*, la *société* et l'*espace* dans leur irréductible connexité historique ? Que l'on nous entretienne du tracé d'une frontière, de l'encroûtement d'une idéologie ou de la fermeture d'une usine n'a en soi aucune importance, si l'on ne parvient pas à mieux circonscrire et à mieux pénétrer ce paradigme.

Vous voulez des exemples plus précis de notre impotence collective à traiter des configurations de base, à dépasser le fragmentaire et l'insolite au profit d'une vision élargie et complexe du monde. À votre guise. Choisissez n'importe quelle revue scientifique sérieuse (elles le sont presque toutes ou du moins se présentent telles...) contenant à dose variable des articles et des notes traitant des divers aspects de la condition humaine. J'ai justement l'un de ces textes devant les yeux. Inutile de préciser le nom de l'auteur, car cent ou mille autres pourraient tout aussi bien y

apposer leur griffe. Et nous ne faisons le procès de personne, sinon le nôtre. De quoi est-il question ? De la croissance de la population dans une région urbaine au cours des dix dernières années. Cette croissance, on l'imagine aisément, n'est pas régulière : tandis que la ville elle-même perd de sa population, ses banlieues et ses périphéries plus lointaines voient augmenter la leur. Le bilan global laisse cependant entrevoir un net ralentissement de la croissance pour l'ensemble régional. De multiples tableaux et figures corroborent, plus qu'il en faut, la validité du diagnostic.

Contre tout espoir, je me flattais d'acquérir à la lecture de ce texte une meilleure compréhension des subtils paradoxes de la conduite humaine. J'allais enfin pénétrer le sens profond de ces vagues migratoires qui tour à tour submergent la ville, puis se replient. Quels hommes, quelles femmes et quels enfants en chair et en os vivent ces transhumances ? En quoi leur vie individuelle (psychique, familiale, ludique, onirique...) est-elle concernée ? Ces individus sont-ils les agents initiateurs ou les jouets dociles de ces événements ? Dans quel type de société s'accomplit ce phénomène ? Historiquement, comment cette société s'est-elle réalisée ? Quels sont les valeurs partagées et les objets de conflit dans cette société ? En quoi se distingue-t-elle des autres ? Quelle est la nature du pouvoir et comment s'y exerce-t-il ? Quelles formes d'occupation de l'espace génèrent un tel processus de croissance (ou de décroissance) de la population ? Quels types de relations spatiales survivent ou disparaissent au cours de ces revirements ? En quoi les lieux concernés par ces mutations se comparent-ils à d'autres ? Bref, comment la relation individu/société/espace acquiert-elle une nouvelle signification à travers les saccades de l'histoire ? Ne pas poser ce genre de question, c'est assurément ne pas s'exposer à y chercher réponse.

Mais alors à quoi d'autre cherche-t-on réponse ? À des imaginaires ! La région urbaine dont il est question dans le texte de cet auteur « anonyme » en est une en trompe-l'œil. Elle a beau porter un nom, sa silhouette se découpe dans l'éclairage d'un univers abstrait, où tous les lieux sont perçus a priori comme équivalents et interchangeables. Elle n'est pas peuplée d'individus en chair et en os, mais de stocks d'êtres agglutinés qui essaient au gré des pressions extérieures qui s'exercent sur eux : règlements, lois, codes, subventions, taxations... Enfin, l'image de cette société n'a aucune spécificité historique ; elle est toute entière dans un instant présent dilaté sur une décennie. Éclatante victoire des sciences de l'homme qui en arrivent ainsi à nous convaincre de l'existence d'*espaces sans topographie, d'individus sans visage* et de *sociétés sans histoire*.

LE TRIANGLE ÉCLATÉ

Bien avant que les ingénieurs et les techniciens de l'industrie spatiale ne réussissent à mettre en orbite le premier homme, les spécialistes des sciences humaines avaient déjà réalisé l'exploit en maintes occasions. Il faut dire qu'ils s'y étaient pris de bien étrange façon. Plutôt que d'expédier l'homme tout d'un morceau, il fut convenu qu'il serait plus facile de vaincre l'attraction terrestre en le lançant pièce par pièce. Ainsi fut fait. Les biologistes s'activèrent autour de son « corps », les psychologues autour de sa « tête », les psychanalystes se frottèrent à sa « libido », les sociologues firent grand cas de sa « conscience collective », les économistes se repurent de ses « besoins », les linguistes lui cajolèrent la « langue », les anthropologues dépecèrent sa « culture », les géographes tinrent conseil et ne purent s'entendre sur quelle partie leur revenait de droit. Et pendant ce branle-bas, on perdit totalement de vue le paradigme du monde au profit de paradigmes subsidiaires. Un amas confus

d'objets et de théories secondaires se mirent à tourner autour du noyau principal, mais sans l'éclairer, formant plutôt un écran imperméable à l'intelligence. À aucun moment de l'histoire la grande énigme de l'homme n'avait été aussi loin d'être déchiffrée, alors même qu'on n'avait jamais investi tant d'efforts dans sa résolution.

En copiant le modèle des sciences de la nature, les sciences de l'homme ont oublié leur objet au profit des méthodes. Sans jamais que ne se pose le problème de la compatibilité de ces méthodes par rapport à l'objet ainsi occulté. Dès lors, triomphent en leur mascarade les méthodes spectaculaires, produisant le détail insignifiant, l'inédit grotesque, les corrélations alambiquées.

RÉVISION

Dans sa gangue mythique, la « science » antique était parvenue à une intelligibilité plus féconde et plus cohérente de l'univers de l'homme que n'y parviennent les sciences soi-disant rigoureuses de notre époque, où les œillères de la spécialisation à outrance condamnent à un pointillisme stérile. Certes, la science traditionnelle n'était pas réfractaire à une certaine partition du savoir, mais celle-ci n'était admissible qu'à la condition de mieux éclairer le système du monde. Elle n'était qu'un angle de vision provisoire destiné à mieux saisir la totalité du domaine humain. D'où, d'ailleurs, la difficulté futile et émouvante où nous nous trouvons lorsque nous essayons d'ancrer dans l'une ou l'autre de nos catégories du savoir les penseurs de cette époque. Aristote était-il un « métaphysicien », un « physicien », un « logicien », un « biologiste », un « anthropologue », un « météorologue » ou encore un « géographe » ? La question ne s'est sûrement jamais posée pour lui qui tentait, dans le cadre d'une cosmologie globalisante et transcendante, de mettre au point un système d'intelligibilité de l'homme dans le monde. Ce n'est aujourd'hui que par incertitude quant à sa raison d'être que chaque discipline tente de s'appropriier l'un ou l'autre des penseurs grecs comme « père ». Nul cependant ne peut dire la consternation du père s'il devait faire face à ces rejetons indésirés et dévoyés.

CARTOGRAPHIE

Conception : Serge DUCHESNEAU, Louise MARCOTTE

Réalisation et photographie : Serge DUCHESNEAU